

Danielle Darrieux
Le bonheur d'immortaliser chaque moment

Élie Castiel

Numéro 312, février 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87662ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2018). Danielle Darrieux : le bonheur d'immortaliser chaque moment. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 52–52.

DANIELLE DARRIEUX

Le bonheur d'immortaliser chaque moment

ÉLIE CASTIEL

Une légende du cinéma français s'éteint, centenaire, ayant traversé le 20^e siècle et une partie du 21^e, portant en elle un talent inné, non seulement pour ses plus de 100 rôles qu'elle a joués pour le cinéma et la télévision, mais aussi pour ses nombreuses apparitions au théâtre et dans la chanson. Une sorte d'hirondelle, gracieuse, élégante, toujours les bons mots en bouche, consciente, après la Seconde Guerre mondiale, de ses quelques faux pas, dus aux circonstances du moment, à la vie, mais plaidant, à juste titre, non coupable.

Pourra-t-on cependant lui pardonner de faire partie des passagers du fameux « train de la honte » de ce mois de mars de 1942 ? Le temps passe et elle choisit le bon camp, ce qui est tout à fait normal. Sa carrière française se développe à une vitesse fulgurante, excitante, multipliant les rôles pour la postérité du cinéma hexagonal et en quelque sorte, traçant la route fragile d'une relève et d'une Nouvelle Vague qui s'annonce à grands pas sans crier gare; les cinéastes de l'époque mettent en valeur sa présence ingénieuse et photogénique devant la caméra. Qu'il s'agisse de Max Ophüls, Henri Decoin, André Cayatte, Claude Autant-Lara; plus tard, dans les années 60, Claude Chabrol lui confie un personnage dans *Landru*. Les décennies passent et elle ne cesse de tourner. Jeanne Labrune, Anne Fontaine, Denys de La Patellière, voire François Ozon, lui attribuent des rôles comme médaille de reconnaissance, les cinéastes étrangers, toutes époques confondues, la réclament; ils ont pour nom Billy Wilder, Robert Siodmak, Norman Taurog et bien d'autres.

On peut aisément parler de longévité. Ce n'est pas donné à tout le monde dans ce bas monde de dépasser cette étape miraculeuse. Dans le cas de l'actrice, c'est immortaliser *Le rouge et le noir* (Autant-Lara), *Les yeux de l'amour* (de La Patellière), *Le lieu du crime* (André Téchiné), *Les lions sont lâchés* (Henri Verneuil). Comme ça, des titres pris au hasard.

Son adage, jouer avec naturel, ce qui n'équivaut pas à tous ces modèles, parfois gauches, empruntés aux cours d'interprétation. Suivre son instinct, non pas en improvisant, mais en suivant comme guide

le scénario et le personnage en question. Comme on dit, elle « habite » son volumineux répertoire, se construit une carapace afin que ses prestations ne soient pas influencées par un quelconque écueil extérieur. Elle est, à l'instar des Michèle Morgan et des Micheline Presle de ce monde, une sorte d'égérie qui se confie à la caméra, audacieusement, portant en elle l'écrin de la pudeur et la désinvolture de l'innocence protégée.

Elle est née un 1^{er} mai, fête des travailleurs dans le monde entier, sauf en Amérique du Nord (États-Unis et Canada), ce jour immaculé où l'on accueille aussi le printemps en achetant des muguets. Tendresse typiquement gauloise qui consiste à allier travail et humanité. Sans parler de l'amour, qui nous tient tous ensemble. Danielle Darrieux, c'est la femme française, son élégance, son intelligence, sa répartie, sa gouaille délicieusement innocente, sa dégainée à la fois spontanée et si aventureuse.

Sans être féministe, elle libère la femme, lui attribuant un rôle de conquérante bien caché, sans aucun doute indicible à l'œil nu, mais qui se faufile dans les scénarios qu'on écrit pour elle. La Libération la malmène quelque peu, mais elle parvient à poursuivre une carrière triomphale par la suite. De parents juifs allemands, Ophüls la fait tourner dans *Madame de* en 1953. Signe comme quoi le talent est quelque chose qu'on retient malgré tout. Un an avant mai 68, Jacques Demy lui demande de jouer dans *Les demoiselles de Rochefort* et plus tard, en 1983, Paul Vecchiali la place *En haut des marches*. Sur scène, elle jouera du Françoise Sagan, du Feydeau, du Éric-Emmanuel Schmitt et tant d'autres.

Une carrière de presque 80 ans, c'est immense, phénoménal, sortant de l'ordinaire. Entre elle et le public, entre elle et ceux qui la dirigent, une histoire d'amour qu'on ne peut expliquer que par ricochet, par des mots rarement dits aujourd'hui : reconnaissance, respect, intégrité, rapport à l'autre et une complicité tacite entre le corps et l'esprit. En quelque sorte, le bonheur d'immortaliser chaque moment pour que le spectateur se souvienne toujours d'elle. Comme les plus grandes qui ont marqué l'aventure artistique du siècle dernier et du nôtre. ▲



« Danielle Darrieux, c'est la femme française, son élégance, son intelligence, sa répartie, sa gouaille délicieusement innocente, sa dégainée à la fois spontanée et si aventureuse. »